

# Festival

Autor(en): **Francillon, Clarisse**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse**

Band (Jahr): **4 (1958)**

Heft 6

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-847400>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# FESTIVAL

Extrait - Ed. l'Abbaye du Livre

*De « Festival », recueil de nouvelles de Clarisse Francillon, nous détachons ces pages si vivantes. L'art de Clarisse Francillon s'apparente ici à celui des metteurs en images du cinéma italien. On se prend à songer ce que ferait un Fellini de l'une de ces nouvelles, notamment de celle au savoureux titre : « Mais s'il y a ». La tendresse ironique, la douce pitié, la fraternité aussi que Clarisse Francillon éprouve pour ses personnages, font d'elle un des grands écrivains de l'école que, pour serrer de près notre pensée, nous voudrions appeler plus que réaliste : « vériste ».*

Hélène coiffa son capuchon de popeline, mais, immédiatement après, elle en détacha les brides. Il ne pleuvait plus, on voyait les feuilles s'égoutter doucement dans l'ombre, autour de la lanterne électrique fixée à l'angle de la maison. Une quinzaine de jours auparavant, Edmond s'était mis en tête de repeindre cette lanterne, il avait choisi un ton vert vif. Était-ce en l'honneur d'Alberte ? N'importe comment, ensuite, il avait laissé traîner l'échelle. « Et moi, comme d'habitude, j'ai été juste bonne pour tout ranger. »

Avant de descendre les trois marches, Hélène se retourna pour jeter un coup d'œil à la pendule posée sur la commode de l'entrée : un char romain ciselé et doré, enlevé par des coursiers fougueux, tout particulièrement laid, et dont, au surplus, le cadran n'avait jamais été capable d'indiquer l'heure exacte à qui que ce fût. D'ailleurs, Hélène venait de consulter sa montre-bracelet.

« Avec les enfants... », pensa-t-elle. Il n'y a pas à dire, les enfants ne vous causent que des soucis et encore des soucis. Petits, on a toujours peur qu'ils oublient de se laver les dents, quand ils sont plus grands, ce sont leurs histoires d'examens, ou leur mauvais caractère, ou leurs flirts, ou l'heure à laquelle ils devraient être rentrés, et à laquelle ils se gardent bien de rentrer, ils s'en croiraient déshonorés à tout jamais. Un genre comme un autre. Et que leurs parents s'usent le tempérament à les attendre, voilà une idée qui ne les effleurait même pas. Pourtant, le concert avait dû se terminer vers onze heures, onze heures un quart, peut-être... Aussitôt éclata, dans la mémoire d'Hélène, le bouleversant finale des « Variations en sol », elle vit chatoyer les bois, il y eut le va-et-vient des archets, le cor anglais reprit le thème en mineur, immédiatement arraché par la flûte, dont le chant déferla sur la salle immobile. Les applaudissements commencèrent au moment où l'instrument quitta les lèvres d'Alberte, qui étaient incurvées et charnues, couleur de grès.

« Mais cette gosse... non, vraiment, elle exagère »,

pensa Hélène. Il y avait maintenant plus d'une heure que Linou aurait dû être de retour. La mère sortit du jardin, s'engagea dans la petite allée qui conduit de la maison à la route. Naturellement, sans l'existence de cette étroite et sombre petite allée, on aurait fait moins d'histoires au sujet des rentrées de Linou. Mais, à toutes les dames du quartier, il était arrivé au moins une mésaventure terrifiante dans ce chemin que la municipalité promettait toujours de mieux éclairer et que, au bout du compte, elle n'éclairait jamais mieux. « Bien la peine d'avoir un mari adjoint du maire... » Les semelles d'Hélène écrasèrent les touffes d'herbe. Entre les ormes, un réverbère diffusait une clarté trouble. Il était vrai que si on se mettait à prendre en considération les récits des voisins et des voisines, on n'était pas près d'en finir.

« Rien de tout cela n'arriverait si Mademoiselle consentait à rentrer avec ses parents comme tout le monde. » Mais bien entendu, Linou eût préféré marcher sur les mains, plutôt que d'emprunter la quatre chevaux familiale. Elle préférait son vélo et la compagnie de ses copains. « C'est de son âge, plaidait Edmond, que veux-tu, pour elle nous commençons à être, moi un vieux merlan et toi une vieille dorade. » Cette comparaison, qui l'enchantait, avait le don d'agacer tout particulièrement sa femme, d'ailleurs Edmond était, avec sa fille, d'une faiblesse tout à fait scandaleuse. Sans même lui prêter grande attention, d'ailleurs, Hélène avait toujours un peu l'impression qu'il ne voyait pas vivre et grandir sa fille, qu'il regardait à travers elle, comme à travers tout le monde, du reste. C'est tout juste si, de temps à autre, il faisait une vague allusion à son bachot, comme il faisait allusion à la girouette piquée de guingois sur un des toits voisins et que personne ne semblait songer à redresser. Quand au fait que Linou pût être collée, y avait-il pensé sérieusement pendant plus de vingt minutes au cours de l'année ?

« De toute façon, songea Hélène, après cette soirée c'est fini, je la boucle dans sa chambre jusqu'à son

examen : déjà, ce concert, j'ai été bien bonne de le lui permettre... » Cette phrase était, d'ailleurs, une pure forme de rhétorique mentale : Linou ne demandait jamais de permission, elle filait, c'était tout. De nouveau, Hélène écouta les modulations de la flûte, le thème d'un concerto de Haydn bourdonna dans sa tête, puis elle revit, moulée dans sa robe noire, ajustée et stricte, Alberte. Alberte et sa façon de saluer le public, un peu distante, un peu réservée.

Ce qui avait fait dire à la présidente du comité du Festival que Mlle Chavignol jouait d'une manière divine, oui divine, mais peut-être un tantinet froide. La présidente, qui s'y connaissait en musique comme le pape en dentelles aux fuseaux, jugeait le talent des pianistes d'après la position de leurs mains sur le clavier, et celui des soufflants d'après le gonflement de leurs joues autour des embouchures. Quoi qu'il en fût, c'était la première fois que l'« Orchestre de chambre de la Seine » se produisait à Ancenis. Un événement pour une ville de si mince importance. En sa qualité d'adjoint, Edmond s'était beaucoup démené. En somme, si ce festival avait si bien marché, c'était en grande partie grâce à lui. Peu de jours avant l'ouverture, Hélène avait reçu une lettre d'Alberte Chavignol, son amie d'enfance, qu'elle n'avait pas revue depuis dix années au moins. Alberte demandait s'il lui serait possible de loger chez elle, à condition de ne déranger personne, naturellement. « Nous parlerons d'un tas et d'un tas de choses », avait répondu Hélène qui, alors, avait pensé aux gros galets gris roulant sur la plage de Menton, à leurs deux corps d'adolescentes allongés parmi les algues.

C'était la veille de l'arrivée, tandis qu'Hélène préparait la chambre de Linou où devait coucher Alberte, qu'Edmond avait lancé :

— Dis donc, à propos... ton amie. Il court sur elle des bruits... enfin, plutôt bizarres...

— Lesquels ? avait demandé Hélène, déjà sur ses gardes.

— Non ? Oh ! moi, tu sais, ce que les gens racontent ou ne racontent pas, c'est kif-kif.

La fenêtre de la chambre de Linou donnait sur le jardin. De son lit, en levant juste un peu la tête, la visiteuse pourrait contempler la bordure de fleurs annuelles qui était la fierté d'Hélène. Alberte aimait-elle les fleurs ? Avec soin, Hélène lissait les draps de toile crème ourlés à jour.

— Ces séances du comité... on baratine, on baratine, c'est formidable, mais moi, tu sais, ces choses-là... dit Edmond.

— Inouï ! s'était exclamée Hélène, oui, oui, oui, vous êtes inouïs dans ce patelin. Vous voyez dans la rue une femme qui marche avec, mettons, deux gars, immédiatement vous lui attribuez trente-cinq amants, et si elle a le malheur de regarder un épluche-légumes dans une boutique, alors vous prétendez qu'elle achète un poignard pour assassiner son mari. Ah ! ce n'est pas à Paris que... Mais moi, si ça continue, c'est bien simple, je n'adresse plus la parole à personne.

— Bien, bien, dit Edmond. Je pensais aussi... Impossible de croire qu'une femme intelligente, si vraiment, comme tu dis, elle est intelligente, et avec le talent qu'elle a... De toute façon, je me réjouis de la connaître. Les artistes...

— Oui, les artistes, répéta Hélène, heureuse de voir que l'entretien s'orientait vers les idées générales. Avec les idées générales, elle s'en tirait toujours avec Edmond.

— Ce ne sont pas toujours des gens comme les autres, reprit-il d'un ton particulièrement exaspérant. Il se curait les ongles avec une paire de ciseaux pris dans la boîte de couture de sa femme, et bien entendu, ensuite, il les laisserait traîner n'importe où. Était-ce parce qu'il était incapable de ranger quoi que ce fût qu'Hélène avait si souvent envie de prendre le contrepied de tout ce qu'il affirmait ?

— Pourquoi, je t'en prie ? Naturellement, les artistes sont comme les autres gens, qu'est-ce que tu t'imagines ?

Maintenant Hélène rentre dans le jardin, elle longe la bordure d'annuelles ruisselantes d'eau. Cosméas, rudbékias, pieds d'alouette, les verveines, les achillées... La pluie les avait-elle vraiment ruinées toutes ? Elle avait l'intention d'en cueillir un bouquet pour Alberte, elle le lui remettrait le lendemain, juste au moment du départ, avec peut-être quelques cerises. Mais cette pluie avait causé des désastres. Et cette Linou toujours pas rentrée. Attendre, voilà qui vous démôlit les nerfs. Ou, alors, était-ce la faute de ce concert, le dernier du festival ? Elle pensait aux « Variations en sol », d'un compositeur moderne, ces notes comme jetées en l'air, comme battues par la tempête, insolites, sans lien apparent les unes avec les autres, à ce dialogue presque intolérable du hautbois et de la flûte, puis elle revit les deux mains flexibles de son amie secouant légèrement l'instrument afin d'en faire tomber les gouttes d'une invisible salive. « Dieu, se dit-elle, ce que cette musique contemporaine peut vous chavirer l'âme, ce n'est pas croyable... » Au point que, quand elle distinguait, entre les branches, la lueur d'un falot, elle oublia d'en être soulagée. Elle écouta le timbre de la bicyclette qui tressautait contre les cailloux. D'abord, elle eut l'idée de se dissimuler : si Linou la surprenait en train de la guetter, tout se passerait encore plus mal. Mais Hélène en avait assez de prendre des précautions avec sa fille. De toute façon, en ce moment-ci, cela se passait toujours mal avec Linou.

Quand le vélo émergea de la petite allée, Hélène vit des triangles d'ombre tourner tout autour. Linou mit pied à terre, elle poussa le portillon avec sa roue. Alors, ce qui ne pouvait manquer d'arriver arriva. L'inquiétude maternelle se traduisit par une gifle qui claqua dans la nuit. Linou ne protesta pas, elle se contenta d'appliquer sa paume contre son visage. Hélène vit ses pommettes un peu frémissantes éclairées par sa lanterne où se heurtaient les papillons.

— Plus d'une heure et demie de retard, c'est une honte.

— On croirait que j'ai deux ans, marmonna la jeune fille dont la veste blanche luisait faiblement.

— Toujours à traîner avec ta bande de petits crétins, tu penses que je n'en ai pas assez ?

— Et moi donc, dit la fille. Mais figure-toi, justement, je n'étais pas avec mes crétins, comme tu dis...

Clarisse FRANCILLON.